

SUR LE MUR IL Y AVAIT DES GLYCINES

Pauline Eccare

Pauline Eccare

Sur le mur il y avait
des
glycines

© Pauline Eccare, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4283-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Première Partie



1. Margot

— C'est une fille ! Félicitations Fleur ! Une jolie petite fille ! Elle n'est pas bien grosse mais elle est en pleine forme ! Regardez comme elle gigote bien ! *Dam oui, c'est une battante cette petite, pour sûr !*

L'infirmière pose le bébé tout fripé et à moitié ensanglanté sur le ventre de ma mère. Elle peut enfin souffler. Cet accouchement n'a pas été simple à priori mais, enfin, c'est fini. Je suis caché derrière un meuble et j'ai dû assister, impuissant et totalement indépendamment de ma volonté, à cette naissance imprévue. J'ai entendu ma mère pousser des cris déchirants. Je m'étais posé dans un petit coin pour espionner « les grandes personnes » mais je me suis fait prendre à mon propre piège. Jamais je n'aurais imaginé que l'infirmière venait pour mettre au monde ma nouvelle petite sœur. Je m'en serais bien passé. Mais si j'étais sorti de ma cachette en plein milieu du travail, je me serais pris une de ces engueulades, je préfère ne même pas y penser. Il valait donc mieux que je reste caché, jusqu'à la délivrance finale. Je n'ai pas regardé toutes les étapes parce que c'était vraiment craspouille. C'est à peine si je savais comment naissaient les bébés. Maintenant, je le sais mais j'aurais préféré rester dans l'ignorance.

J'ai entendu mon frère Mathieu m'appeler mais, quand il est rentré à la maison, il s'est fait renvoyer dehors manu militari par ma tante Léontine qui assistait ma mère. Elle lui a dit d'aller s'occuper des chevaux à l'écurie et qu'il m'y trouverait certainement. Personne ne sait où je suis et j'espère que personne ne le saura jamais !

L'infirmière dispense les derniers soins à ma mère. Elle a langé la petite fille qu'elle a posée sur son ventre ; elle tête goulûment le sein de ma mère. Comme les vaches ! Je n'ai jamais vu ça ! Ma tante en profite pour préparer une tisane avec les plantes du jardin. Une fois l'infirmière partie, le bébé posé dans un petit lit, ma mère s'est assoupie. Mon père travaille au champ et ma tante s'en va le prévenir de la naissance de Margot. J'en profite pour fuir discrètement par la porte de derrière. Pas vu, pas pris !

Je rejoins Mathieu auprès des chevaux. Il ne me demande pas où j'étais passé ;

tant mieux, inutile de rajouter un mensonge. Nous raclons le fumier et l'évacuons de l'écurie. Nous l'épandons dans le champ pour qu'il fortifie les récoltes. Le fumier de cheval est un excellent engrais. Ce n'est pas le travail le plus agréable de la ferme mais il faut bien le faire. Mathieu, cette besogne ne le dérange pas. Il dit qu'il adore s'occuper des chevaux. Moi aussi je veux bien m'en occuper mais le fumier, je m'en passerais !

J'ai envie de raconter à Mathieu tout ce que je viens de vivre mais je suis sûr qu'il ne me croirait pas. Il risquerait de vendre la mèche aux parents et je me prendrais une raclée dont je n'ai pas envie. Alors, je me tais. J'attends que la nouvelle soit annoncée officiellement. Les cloches de l'église sonnent 18 heures. Nous pouvons rentrer à la maison pour le souper.

Je suis l'aîné d'une famille de maintenant six enfants. Mon père, Ludovic Le Gall, a épousé Fleur Quéré en 1928. Je suis né en janvier 1930. Ensuite, j'ai eu une paire de jumelles, Guylaine et Diane, qui sont nées en décembre 1930. Après, c'est Mathieu qui est né en 1933. En 1936, c'est un autre petit frère, Philippe, qui est venu rejoindre les rangs. Et puis, aujourd'hui, septembre 1939, Margot, la dernière de la famille. Les gens sont surpris de constater que ma mère m'a mis au monde en janvier et que, onze mois plus tard, elle accouchait de mes deux petites sœurs. Elle n'a pas chômé ma mère ! Moi à sa place, j'aurais attendu un peu avant de refaire des bébés.

J'ai souvent assisté à des mises bas par les animaux de la ferme ; la vache qui vêle, la jument qui pouline, la truie qui cochonne, la chèvre qui biquette, mais ma mère ? Ma mère qui fait des bébés comme les animaux ? Jamais je n'aurais cru cela si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux !

Pendant que ma mère poussait pour expulser Margot de son corps, je l'ai entendu dire que plus jamais « il » ne la toucherait, que plus jamais, « il » ne lui ferait de gosse, qu'« il » pouvait bien faire ce qu'il veut avec, mais plus jamais avec elle. Je n'ai rien compris à ce qu'elle racontait ! Elle devait à moitié délirer, je pense. C'était qui ce « il » ? Le Bon Dieu peut-être ? Comme avec la Sainte-Vierge ? Elle en voulait au Bon Dieu de lui avoir fait un enfant ? C'est bizarre quand même, non ? En tout cas, ce qui est sûr, c'est que je ne veux plus jamais assister à la naissance d'un être humain.

Aujourd'hui, on est en 1949, la guerre est finie et ma mère n'a plus jamais eu d'enfant. Je suis bien content parce qu'on est déjà six frères et sœurs et il n'y a pas toujours à manger pour tout le monde à la maison. Alors s'il y avait une nouvelle bouche à nourrir, il faudrait encore plus se serrer la ceinture. L'été, on ne manque de rien. Le jardin fournit des pommes de terre, des choux, des poireaux, des carottes, des pommes et des poires. Et nous trouvons pas mal de nourriture sauvage dans les champs et les prés. Surtout des baies bien sûr, mais c'est mieux que rien. Ça change du bouillon avec deux ou trois malheureux morceaux de légumes qui se battent au fond de la marmite. A part un cochon qu'on tue chaque été, on ne mange pas beaucoup de viande parce que c'est trop cher. Et encore, mes parents ne gardent que les pires morceaux. Les rôtis, les côtes, l'échine, la palette ou le fabuleux filet mignon, on n'y goûte pas. Tout est vendu au boucher. Par contre, on braconne et on pêche, discrètement ! Ça permet de déguster du lapin, du faisan, du gardon ou de l'anguille. Une fois on a eu la chance de tirer un sanglier. Il n'aurait pas fallu se faire prendre ! Mes parents l'ont préparé en cachette dans l'étable. Ils ont mis la viande dans des bocaux et les ont dissimulés sous des bottes de paille. Cela nous a permis de faire des vrais repas pour fêter la fin des moissons et le repas de Noël. Quel souvenir ! Tant qu'on n'est pas vus par le garde-champêtre, on peut à peu près tout faire ! C'est une question de discrétion, rien de plus !

À 18 ans, je suis déjà fort comme un homme. Mon père m'a tout appris du travail de la terre et je me sens capable de m'occuper d'une ferme tout seul d'ici quelques années. Une petite ferme pour commencer. J'hésite entre rester à Saint-Caradec, mon village breton, ou partir à l'aventure. Mon père se fait vieux mais il a encore beaucoup d'énergie. Il va s'occuper de sa ferme pendant longtemps encore.

Quand il va à la ville, parfois il veut qu'on vienne avec lui pour l'aider dans ses livraisons de blé, parfois il ne veut pas de nous. Je ne sais pas ce qu'il fait quand il part seul avec son cheval. Ni où il va d'ailleurs. Toujours est-il que ces jours-là, il nous interdit formellement de venir avec lui et de le suivre sous aucun prétexte. A-t-il ses secrets ? Ça m'en a tout l'air !

Mon père et ma mère sont des personnes assez autoritaires. Mais leur domination ne nous empêche pas de faire des bêtises quand ils ont le dos tourné ! On rigole bien avec mes frères et sœurs. Je m'entends bien avec Diane

et Margot. Mathieu préfère Philippe et Guylaine, je le vois bien. C'est comme ça. Mais ce n'est pas grave. Il y a toujours des gens avec qui on s'entend mieux que d'autres. Ces contrastes ne nous empêchent pas de nous aimer tous beaucoup. Mathieu, c'est le plus beau de la famille ! Il est blond comme les blés et ses yeux bleus font tomber toutes les filles de Saint-Caradec. Il en profite bien ! Que ce soit Cécile, Maryvonne ou Jeanine, elles lui courent toutes après. Mathieu s'amuse avec elles mais il m'a dit que jamais il n'épouserait une fille d'ici. Il dit qu'il en trouvera une à Paris quand il ira faire son service militaire. Il rêve ! À son âge, il parle déjà de mariage. Moi je ne suis pas pressé. Je n'ai pas envie de me marier trop vite. Je veux vivre avant !

En janvier 1951, je suis conscrit et je dois quitter ma campagne pour faire mon service militaire. Je suis envoyé à la caserne de Rennes où je passe une année de souffrances. J'ai fait connaissance avec Alfred, Victor et Saturnin, trois marins-pêcheurs qui passent leur temps libre à discuter de la guerre. Ils n'arrivent pas à parler d'autre chose. Parfois, je leur permets de changer de discussion et je leur raconte ma vie à la ferme ; les semences, les moissons, les récoltes, les chevaux, le travail dans les champs. Ils n'y connaissent rien et je vois que mes explications leur plaisent. Ils savent reconnaître toutes sortes de poissons mais ils seraient incapables de manier un cheval et sa charrue. Il leur manque beaucoup de connaissances en agriculture et, sans prétention, je leur permets de leur en apprendre un peu. Cela leur servira quand ils rentreront dans leur région respective. La mer c'est bien, la terre c'est mieux !

À l'armée, ils nous apprennent le maniement des armes de guerre, la discipline militaire, le respect des gradés. À part les délires avec mes camarades dans les grandes chambrées, je ne garde pas de bons souvenirs de cette période. Cette vie n'est pas pour moi. J'ai découvert que j'avais un côté antimilitariste et cette position n'est vraiment pas compatible avec la vie dans une caserne ! La seconde guerre mondiale est encore présente dans l'esprits de tous et les gradés restent traumatisés par ce qu'ils y ont vécu. Le treillis militaire, les brodequins et la nourriture de survie, non merci. Je passe mon chemin. Une année de supplices où je n'ai qu'une obsession et un seul but : la quille !

Enfin de retour chez moi, je décide de quitter la ferme familiale. J'ai envie de partir à l'aventure, loin de la Bretagne et des miens. Je prépare mon départ. J'ai

une petite valise dans laquelle j'ai mis toutes mes affaires : un pantalon du dimanche, un pantalon pour travailler, trois chemises en laine, trois maillots de corps, quatre slips, quatre paires de chaussettes et quatre mouchoirs brodés à mes initiales, rare cadeau reçu pour le jour de ma communion solennelle par ma marraine. Sur moi, j'ai un pantalon en bon état, une chemise bleue à carreaux et un gilet de laine. Dans mon portefeuille, j'ai toute ma fortune : dix mille francs. Anciens francs, bien sûr ! Les maigres salaires perçus en tant qu'apprenti l'année dernière ont été versés à mes parents et je n'en verrai jamais la couleur. Ces dix mille francs représentent toute ma richesse : l'équivalent d'un mois de salaire. Je les ai économisés sur ma solde militaire, ou en faisant des petits boulots au noir ou en vendant le fruit de mon braconnage. Il faut bien se faire un peu d'argent ! Personne n'en a jamais rien su, tu penses bien ! J'ai donc de quoi m'acheter un billet de train pour Paris et un autre billet le lendemain pour rejoindre la ville que j'ai choisie : Cognac, en Charente. J'irai dormir à l'hôtel près de la gare. C'est un périple qui va me prendre deux journées. Quelle aventure !

Lorsque je suis allé à Loudéac en janvier, j'ai discuté avec l'agent de la gare. Il m'a dit qu'à Cognac, ils recherchaient des ouvriers pour s'occuper des vignes et faire les prochaines vendanges. Il tenait ça de son beau-frère qui est de là-bas. Je n'ai aucune idée de ce que représente le travail des vendanges, mais j'ai envie de le découvrir. Je crois que le Cognac c'est un peu comme l'Eau-de-Vie de chez nous, mais avec du raisin et pas des pommes. Je ne sais pas si c'est bon l'alcool de raisin. Normalement, c'est du vin qu'on fait avec le raisin, non ? Quelle idée ! Enfin, pourquoi pas. Chaque région doit avoir sa particularité. Je découvrirai tout cela lorsque je serai là-bas. J'ai hâte.

Je prends Margot dans mes bras et l'embrasse pour lui dire aurevoir. Elle a des larmes au coin des yeux. Elle est triste que je parte. Diane et Guylaine sont heureuses pour moi et ne se cachent pas pour me le dire, même si elles ont du chagrin que je les abandonne. Philippe et Mathieu jouent les gros durs mais je sais qu'au fond d'eux, ils ont de la peine de me voir partir. Ils ne veulent pas que les filles voient leur chagrin alors ils ricanent comme deux tordus au moment des adieux. J'embrasse ma mère une dernière fois et j'étreins mon père sans dire un mot. Nous nous comprenons sans parler.

J'attrape ma valise. Mathieu m'accompagne avec la charrette jusqu'à la gare. Pendant le trajet, nous ne parlons pas ou très peu ; la hauteur des blés, l'arbre

tombé, l'épervier qui s'élance dans le ciel... des banalités paysannes. Arrivés à la gare, Mathieu me tend la main pour un dernier salut.

— Salut frangin ! me lance-t-il, quelques trémolos dans la voix.

— Au revoir Mathieu. Prends bien soin des parents et des sœurs. Je vous écrirai bientôt !

Je saute à terre et, sans me retourner, me dirige vers l'entrée de la gare. J'achète mon billet pour Paris. Le train sera là dans quinze minutes. Quand je regarde dehors, Mathieu est déjà parti. Je m'assoie sur le banc du quai et j'attends. Ma nouvelle vie commence. Que m'apportera-t-elle ?